

Les contes de la progéniture par Michel Poivert

L'œuvre de Cécile Hesse et Gaël Romier s'organise comme autant de contes successifs. Ils contiennent une part de fantastique et d'innocence, de cruauté et de plaisir, leur immoralité les rapproche définitivement du genre consacré. Le couple d'artistes crée, agence, performe et photographie méthodiquement des objets, des situations, des corps, dont nul ne peut traduire le sens.

L'atmosphère qui émane de leurs images et de leurs installations suscite un trouble permanent. Si les rapports entre les scènes répondent à une logique visuelle, le récit qui les associe les une aux autres demeure incertain. L'énigme persiste, elle s'accompagne d'une forte intensité érotique, sans que l'on sache s'il s'agit de désir, de science ou d'animisme. Ces contes rassemblés sont aussi celui de leur vie.

Dans *Miroir sans tain*, au début de leur œuvre, ils mettent en scène des situations régressives qui tiennent lieu de performances. Quelque chose de l'innocence de l'enfance est bafouée. Une jeune femme s'exhibe dans son androgynie, traite le rapport à l'autre comme un rituel constant, convoque le règne animal sous forme d'offrande. Le thème de l'œuf souillé apparaît : la souillure, grande affaire du conte.

Pour le meilleur et pour le pire, phrase rituelle du mariage qui désormais les unit, est aussi un programme iconographique. Lieu magique de la caverne étoilée, corps transformé en minéral, mise en place du personnage fait de monceaux peignés de cheveux, qui devient une sorte d'enfant dont on s'occupe, une sculpture composée de milliers d'êtres humains : une progéniture. Une planète. La cosmogonie de Hesse et Romier dessine ses contours, le couple peut s'occuper désormais aux tâches ménagères du désir. On pèle les escarpins dont les peaux des talons composent une collection de languettes en forme de sexe.

Duchesse Vanille, troisième conte, instaure un récit onirique. Une nuit devient le décor d'un repas qui se termine par une course dans les phares des voitures, le personnage féminin emporte une pile d'assiettes entrelardée de dessous féminins. Un rituel a mal tourné. On tire comme au ball-trap sur les escarpins et les sacs à mains. On sacrifie l'ornement. Il renaît. On s'abreuve et les plumes volent dans l'obscurité.

Picnic à l'Ether, chapitre récent, file la métaphore du banquet et nous rapproche encore des rituels culinaires. Toujours avec la même sophistication, les objets et les scènes concentrent les éléments : du liquide sous forme de splash, de flaque ou de cuillerée, un tambour muet de maille et d'os, couteau et fourchette aux manches en pieds de biche, un pubis masqué par un trophée de chasse, un rôti sur une plage arrière... Et puis un œuf encore, s'étale sur le blanc d'une culotte que la femme exhibe derrière une vitre d'automobile.

Août, dernier *opus*... Sur un canapé de velours sombre, les pieds nus de Cendrillon chaussent des bénitiers - ces coquillages béants de nacre rosée. L'image évoque la rencontre improbable d'un fond sous-marin et d'un salon bourgeois. Le rapport physique d'une extrémité de corps et de la froideur suave d'une coquille ponctue *Août*. Trois figures en majesté chutent dans l'obscurité. C'est un corps - de femme, d'enfant ? - paré de fourrure qui gît en défiant la gravité. La toison du bel été.

L'alliance de la sophistication et du désir primitif forme un genre noble mais confidentiel. Le spectateur des œuvres de Cécile Hesse et Gaël Romier ne se contente pas d'admirer un objet ou une scène, il devine ce qui touche là au plus profond de lui-même.

